

Une cristallerie d'art sous la menace du feu : les Établissements Gallé de 1914 à 1919.

Stéphane Palaude, Catherine Thomas (dir.), *Composer avec l'ennemi en 14-18 : la poursuite de l'activité industrielle en zones de guerre*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2018, p. 105-118.

Les établissements Gallé sont sans doute la plus connue des grandes manufactures d'art lorraine de la fin du XIX^e siècle, grâce à l'aura internationale de leur fondateur, Émile Gallé (1846-1904). Sa disparition prématurée ne met pas fin au succès des séries industrielles de cristaux et de petit mobilier marqueté dont la production se poursuit jusqu'à la crise des années 1930¹. Dans cette histoire industrielle, la période de la première guerre mondiale apparaît néanmoins toujours comme une parenthèse vide, dont le sort se règle en quelques phrases : désorganisés par la mobilisation d'une majorité de leurs ouvriers et l'éloignement volontaire ou non d'une partie de leurs cadres, les ateliers sont « mis en sommeil »².

De nouveaux documents permettent désormais de réviser ce tableau : ils montrent comment, malgré les difficultés inhérentes au conflit, exacerbées par la situation de Nancy sur le front, les Établissements Gallé ont pu reprendre une partie de leur activité dès l'automne 1914, sans jamais la cesser par la suite.

Si les archives commerciales et industrielles ont disparu pour l'essentiel lors de la fermeture définitive de l'usine en 1936, les archives privées de certains des protagonistes ont, elles, en partie survécu³. Paul Perdrizet, le seul des trois gendres Gallé à résider sur place, à Nancy, où il est professeur d'archéologie à la faculté des Lettres, a acquis d'emblée un rôle prééminent, quoique non exclusif, dans la direction des affaires communes en mai 1914. Engagé volontaire dès le 3 août 1914, il doit donc gérer les affaires Gallé par procuration, en envoyant par écrit ses instructions à sa belle-sœur Claude Gallé, qui refuse de quitter Nancy et peut ainsi veiller à l'usine. Cette volumineuse correspondance fourmille de détails sur la gestion de la fabrique (fig. 1)⁴.

Contrairement à ce qui s'est passé en 1904 après la mort d'Émile Gallé, la question ne paraît pas s'être posée au printemps 1914 de la fermeture de la fabrique. L'entreprise est prospère, en plein développement même. La cristallerie et l'ébénisterie restent les deux activités industrielles, après l'abandon de la faïencerie avant même la mort d'Émile Gallé. C'est surtout dans le verre artistique de série ou de demi-luxe que les Établissements Gallé se spécialisent rapidement. L'évolution du chiffre d'affaires en forte croissance de 1904 à 1914 – il passe de

¹ LE TACON F., *Émile Gallé maître de l'Art nouveau*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2006 ; LE TACON F., DE LUCA F., *L'usine Gallé*, Nancy, AAMEN, 2001.

² CHARPENTIER F.-TH, « Gallé après Gallé », *Arts nouveaux*, n° 10, 1991, p. 14-24.

³ Cette étude trouve ainsi l'essentiel de sa matière dans deux fonds privés, la correspondance familiale Gallé-Perdrizet et les archives de Françoise-Thérèse Charpentier, dont l'accès m'a été accordé respectivement par Jacqueline Amphoux et Bernard Ponton : qu'ils trouvent ici l'expression renouvelée de ma gratitude.

⁴ Sauf indication contraire, toutes les informations techniques sur l'usine proviennent des lettres de Paul Perdrizet à Claude Gallé, conservées dans les archives familiales.

383 000 F à 1 137 000 F pour la seule cristallerie – montre que le succès s'est construit sur la verrerie d'art, grâce aux vases et autres bibelots au décor encore dominé par le style floral et paysager Art nouveau, toujours apprécié, y compris sur le marché international. Pour répondre à cette demande l'usine a été rénovée et agrandie entre octobre 1911 et avril 1912, avec la construction d'un nouveau four de verrerie, l'installation de nouvelles machines-outils pour le travail du bois, l'agrandissement du bâtiment abritant les ateliers des décorateurs. Le nombre d'employés des établissements Gallé en 1914 n'est pas connu avec certitude, mais il n'excède pas 300 personnes.

L'impact de la guerre sur l'organisation de l'usine

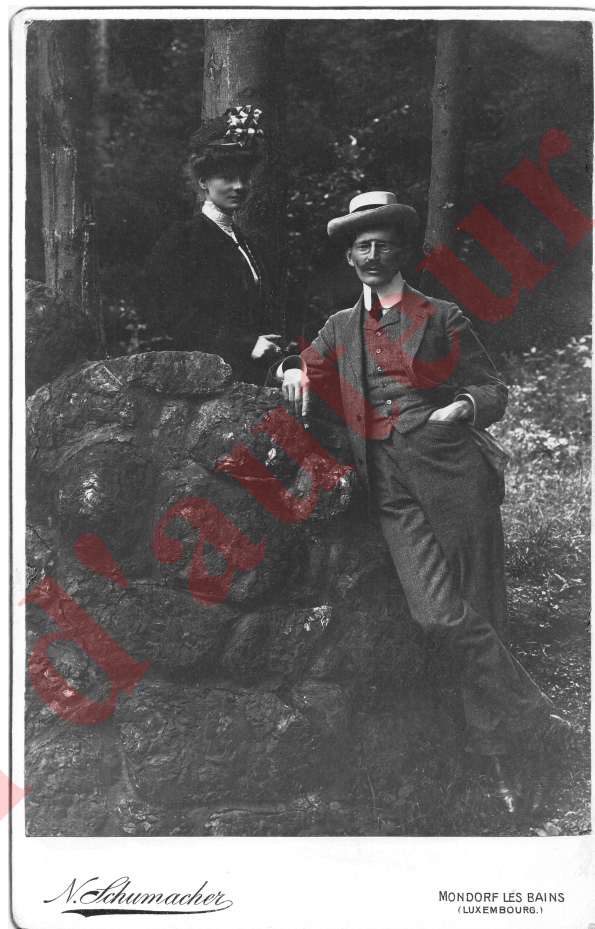


Fig. 1. N. Schumacher, Paul Perdrizet et Lucile Gallé-Perdrizet (1906), coll. part. Photographie du couple Gallé-Perdrizet pendant leur voyage de nocces au Luxembourg, en août 1906.

La mobilisation générale désorganise durablement l'entreprise en la privant d'une partie importante de son personnel. Le 1^{er} août au matin, il manque déjà les 3/5^e du personnel et 1/5^e supplémentaire part le lendemain⁵. La mobilisation aurait ainsi touché 190 à 240 employés. La décision est donc prise le jour même de fermer complètement les Établissements Gallé. Les paies de tous les personnels sont réglées le jour même, de façon large, pour anticiper la période indéterminée de chômage qui s'ouvre et probablement pour s'assurer leur retour.

L'incertitude est d'autant plus grande que le front est tout proche et le risque d'invasion grand : le début de la guerre en Lorraine est marqué par la tentative allemande de prendre Nancy. L'opération supervisée par Guillaume II en personne échoue avec la victoire française du Grand Couronné, sur les hauteurs immédiatement à l'est de Nancy, du 4 au 13 septembre 1914. Mais le front se stabilise alors à une vingtaine de kilomètres de la ville qui est l'une des premières grandes agglomérations françaises à connaître des bombardements réguliers.

Un des témoins indirects de cette bataille est le nouveau patron des Établissements Gallé : Paul Perdrizet (1870-1938) est un patriote convaincu, revanchard même, qui part comme

⁵ Lettre de Paul Perdrizet à Lucile Perdrizet, 1^{er} août 1914 (coll. part.).

engagé volontaire, dès le 3 août 1914⁶. Incorporé comme simple soldat au 41^e Régiment d'infanterie territoriale, il passe les seize premiers mois dans les environs de Nancy, avant d'être transféré, en octobre 1915, comme officier interprète au Bureau d'études de la presse étrangère, à Paris.

Son cantonnement autour de Nancy dans la première partie de la guerre lui permet d'organiser la remise en marche de l'usine, avec les cadres qui sont encore présents. Il met en effet toute son énergie à maintenir l'activité industrielle pendant toute la guerre, pour des raisons économiques mais aussi idéologiques : il s'agit de participer, dans le domaine particulier qu'est celui de l'industrie d'art, à l'effort de guerre en conservant aux familles d'ouvriers leurs moyens d'existence et en contribuant à la propagande patriotique célébrant la juste cause des armes françaises.

L'équipe de collaborateurs formée par Émile Gallé est toujours en activité en 1914 : les cadres principaux sont en majorité trop âgés pour être mobilisés. C'est le cas du directeur exécutif de l'usine, Émile Lang, des chefs de la halle de verrerie et de l'ébénisterie, Julien Roiseux et Paul Holderbach, qui peuvent donc participer à la remise en marche de l'usine. En revanche, tous les responsables de l'atelier de dessin sont partis : le peintre Louis Hestaux préfère évacuer sa famille de Nancy en janvier 1916 ; son collaborateur Paul Nicolas est lui mobilisé ; le troisième dessinateur enfin, Auguste Herbst, allemand par son père, est considéré comme suspect et déporté en juin 1915 dans un camp de concentration dans l'Aveyron⁷. Mais bien qu'absents de Nancy, Hestaux comme Herbst continuent d'alimenter la fabrique en nouveaux modèles qu'ils envoient régulièrement à Perdrizet. Ce dernier leur transmet en retour des listes de sujets.

Outre le personnel mobilisé, il faut compter aussi avec l'impact matériel et psychologique de la guerre sur la vie quotidienne. La menace des bombardements est presque permanente. Les premières attaques sur Nancy interviennent dès la première quinzaine de septembre 1914, pendant la bataille du Grand Couronné, tandis que les dernières bombes tombent le 30 octobre 1918. Au total, environ 1 200 projectiles atteignent la ville faisant près de 180 morts et 300 blessés, détruisant des édifices emblématiques comme les Magasins Réunis et touchant près d'un millier d'immeubles⁸.

Si les pertes directes sont somme toute assez faibles par rapport à celles des combattants, la pression psychologique est forte et affecte l'activité industrielle : l'entrée en service en janvier 1916 d'une pièce d'artillerie de 380 mm qui bombarde Nancy d'une distance de 65 km provoque une panique dans la population. Les employés du magasin de détail Gallé préfèrent fuir sans prévenir leur patron et le magasin doit être temporairement fermé. En janvier 1918, devant les préparatifs d'une offensive allemande, l'évacuation partielle de la ville est ordonnée :

⁶ PROVOST S., « Paul Perdrizet, de l'Université aux Établissements Gallé : le parcours original d'un chercheur éclectique », *Annales de l'Est* n° 2, 2015, p. 299-317.

⁷ Je remercie l'historienne Marie Llosa pour ses recherches à ce sujet dans les Archives départementales de l'Aveyron.

⁸ BADEL E., *Les bombardements de Nancy. Ville ouverte 1914-1918. Églises & monuments meurtris, les victimes, les dégâts, avec plans indiquant les points de chute*, Nancy, Hinzelin, 1919.

femmes et enfants sont transférés à l'arrière⁹. Le travail à l'usine ne cesse pas, mais les horaires sont réduits pour diminuer les risques. Une partie des locaux est aussi transformée en abris : les ouvriers et leurs familles campent dans les caves de la fabrique.



Fig. 2. Anonyme, *Façade des ateliers de décor Gallé après le bombardement (1917)*, plaque photographique argentique, fonds Reisch, © Musée de l'École de Nancy, 2014. Photographie des dommages causés par la torpille aérienne tombée dans l'enceinte de l'usine le 25 juillet 1917.

La fabrique Gallé est touchée à plusieurs reprises par des obus ou des torpilles aériennes mais les dégâts se limitent à du verre brisé, celui des vitres des bâtiments le plus souvent, exceptionnellement celui d'une partie des vases du stock : le 25 juillet 1917, une torpille tombe tout près de la façade des ateliers de décor et fait pour 20 000 F de dommages dans le magasin, soit l'équivalent d'un mois de ventes (**fig. 2**)¹⁰. Au total, les Établissements Gallé s'en sortent donc bien, comme la plupart des autres industries d'art nancéiennes. Les bombardements constituent un risque qui n'est finalement peut-être pas plus important que les accidents industriels habituels. Le 20 novembre 1916, les ateliers de l'ébéniste d'art Majorelle sont ainsi entièrement détruits par un incendie d'origine accidentelle, sans rapport avec les bombardements. Les établissements Gallé avaient eux-mêmes connu avant 1914 des incendies presque aussi destructeurs, beaucoup plus coûteux en tout cas que la bombe de 1917.

⁹ MERCIER, G. *Nancy bombardée*, Nancy, Berger-Levrault, 1918.

¹⁰ Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du août 1917 : PROVOST S. (ed.), PERDRIZET P., RENÉ-JEAN, *Correspondance (1905-1938)*, Paris, Presses électroniques de l'INHA, 2017, n° 411.

Le coût humain de la guerre est plus difficile à estimer. Deux listes partielles des ouvriers tués au combat sont connues, la première dans la nécrologie du meilleur des graveurs de la cristallerie, Ismaël Soriot – qui lui meurt de maladie –, la seconde dans une lettre de Perdrizet¹¹. Le total des pertes à la fin de 1915 est de 14 employés. Il doit sans doute être doublé pour la totalité du conflit. Mais aucun des cadres mobilisés n'est tué. Le retour au travail se fait cependant lentement à la fin de la guerre : il faut attendre le printemps 1919 pour que la plupart des ouvriers soient réembauchés.

La remise en marche de la fabrique en 1914

En 1914, la reprise des activités aux Établissements Gallé a lieu en partie dès le début de septembre : alors que la bataille du Grand Couronné bat son plein, une équipe d'une vingtaine d'ouvriers s'emploie au gros œuvre dans la halle de verrerie, pour préparer la construction d'un nouveau four. Il ne s'agit pas de travail qualifié et les ouvriers observent des horaires réduits. Le total des payes réglées de la fin août au 4 octobre, 1 903 F, représente moins de 10 % des charges salariales mensuelles de la fabrique avant juillet 1914¹². Beaucoup d'employés disponibles parce que non mobilisés restent ainsi au chômage jusqu'en janvier 1915 au moins, voire jusqu'à la fin de 1916 pour les verriers de la halle du travail à chaud. Les ateliers de travail du bois, qui comptaient une cinquantaine d'ouvriers en juillet 1914, n'en ont plus que cinq au travail en janvier 1915. La situation est sans doute comparable à la taillerie et à l'atelier de décor à l'acide.

L'usine Gallé est ouverte mais le nombre d'ouvriers qui y travaillent dans les ateliers est très faible, tandis que quelques employés des bureaux et des services d'expédition traitent les commandes en souffrance et s'occupent d'essayer de recouvrer les impayés auprès des clients.

Une circulaire est néanmoins envoyée aux clients grossistes, sans doute en janvier 1915, pour les rassurer sur la situation de l'usine et surtout pour leur annoncer que les commandes vont être honorées¹³. Le dépôt parisien, dont le rôle est essentiel pour la politique commerciale, a pu rouvrir lui aussi, après une fermeture limitée là aussi à quelques mois. C'est donc une logique commerciale à court terme qui préside à cette reprise d'activité. La fabrication est arrêtée au sens où la direction se contente de gérer le stock existant.

La question du four, principal obstacle à la reprise du travail

Un obstacle technique majeur limite la reprise de la fabrication à l'automne 1914, l'état du four de fusion (**fig. 3**). Depuis la décision d'Émile Gallé de construire son propre four à la Garenne pour ne plus dépendre de la production de Meisenthal et des aléas du trafic transfrontalier avec l'Alsace-Lorraine annexée, la halle de verrerie est le cœur de la fabrique. Le choix de se limiter à un seul four de fusion rend son bon fonctionnement d'autant plus crucial. Il oblige aussi à

¹¹ LANG É., « Sur une tombe », *Est Républicain*, 24 février 1915, p. 3. Lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 15 octobre 1915, dans PROVOST S. (ed.), *op. cit.*, n° 390.

¹² Lettre d'Émile Lang à Paul Perdrizet du 5 octobre 1914, coll. part.

¹³ Circulaire des Établissements Gallé, Nancy, s. d. [1915], coll. part.



Fig. 3. Anonyme, La halle de verrerie Gallé (vers 1912), tirage d'après la plaque photographique argentique originale, coll. part. Photographie du four mis en service à la fin de 1911 et dont l'arrêt accidentel en juin 1914 handicape la production pendant toute la guerre.

planifier avec beaucoup de soin son remplacement périodique : la durée maximale d'utilisation est d'environ quatre années tandis que la construction et la mise en service d'un nouveau four prennent au moins six mois, sinon davantage.

Or l'extinction du four principal a précédé de plus d'un mois la déclaration de guerre : elle survient en juin 1914 à cause d'un accident industriel et non de la fermeture de l'usine¹⁴. Les conséquences s'en font sentir tout au long de la guerre. Il faut construire un nouveau four ce qui multiplie les difficultés de main-d'œuvre et d'approvisionnement en matières premières comme en pièces spécialisées dans un contexte de pénurie et de transports difficiles. Or le fournaliste des Gallé, la maison Marchand, est situé à Paris. Les travaux préparatoires du nouveau four commencent dès septembre 1914, mais il faut attendre l'été 1916 pour qu'il soit prêt et l'hiver suivant pour qu'il soit mis en production. Pendant deux ans et demi, de juillet 1914 à février 1917, la fabrique a ainsi été privée de son four principal.

Les Établissements Gallé continuent dans l'intervalle de produire de nouveaux vases, mais uniquement à partir du stock existant de blancs, c'est-à-dire de vases non encore décorés. Il en résulte que ces nouvelles séries sont limitées en nombre comme en quantité produite, qu'elles peuvent avoir un aspect disparate. C'est le cas des séries de vases commémoratifs produits au printemps 1915 et faisant référence aux premiers événements marquants de la guerre tels que la victoire du Grand Couronné et la destruction de la cathédrale de Reims (**fig. 4**). Ces vases font

¹⁴ Lettre de Paul Perdrizet à Lucien Bourgogne, s. d. [fin juin 1914], coll. part.

l'objet d'une exposition dans le magasin Gallé de Nancy pour mettre en valeur cette production patriotique saluée par la presse locale¹⁵.

L'approvisionnement problématique en combustible et matières premières

Les conséquences de la guerre sur la capacité de production des Établissements Gallé se font sentir dans trois domaines : la difficulté de trouver de la main-d'œuvre qualifiée, la pénurie de combustible et de matières premières et la désorganisation des transports, notamment ferroviaires, qui affecte aussi bien l'approvisionnement de l'usine que la commercialisation de ses productions.

L'obstacle principal se révèle bien vite être l'approvisionnement en charbon. L'objectif est d'obtenir un stock suffisant pour alimenter continûment le four sans risquer une extinction par manque de combustible. Il n'est atteint qu'en octobre 1916 mais le combustible se révèle de mauvaise qualité et contribue aux difficultés de fonctionnement du four. En décembre 1918, la construction d'un nouveau four implique la reconstitution du stock, qui se heurte aux mêmes problèmes de pénurie et de transport. Dans l'intervalle, une grande partie du coke avait été vendue aux ouvriers en guise de combustible pour le chauffage domestique.

Les autres composants du cristal sont aussi touchés par les problèmes d'approvisionnement, en quantité comme en qualité. La pénurie de potasse en particulier oblige à changer la composition du mélange, à renoncer au cristal et à fabriquer du verre blanc en mars 1917. Les « matières colorantes », essentielles pour réaliser les différentes couches de cristal coloré des « blancs » qui sont ensuite gravées en camée à l'acide, sont aussi difficiles à trouver. Elles sont achetées sous forme de bâtons de cristal coloré à la maison Appert Frères à Clichy, spécialiste en fourniture de produits semi-finis pour les verreries. Les Établissements Gallé sont alors en concurrence avec Daum pour s'assurer cette fourniture en 1917.

L'acide a aussi une importance vitale. L'atelier de décor aurait pu, en principe, fonctionner presque continûment pendant toute la guerre grâce aux stocks de « blancs » existants, ou en partie renouvelés en 1917 et 1918. Mais les acides, dont le rôle est crucial pour la fabrication



Fig. 4. Établissements Gallé, Le chardon nancéien et l'aigle germanique (1915), vase de cristal à triple couche, gravé à l'acide, portant la date 1914, Coll. palais des ducs de Lorraine - © Musée lorrain. Vase commémoratif de la victoire française du Grand Couronné, devant Nancy, en septembre 1914, d'après un dessin de Louis Hestaux.

¹⁵ NICOLAS E., « Sur quelques vases de guerre créés par les collaborateurs d'Émile Gallé », *Étoile de l'Est*, 8 août 1915.

des explosifs, font partie des produits chimiques dont la production a été entièrement réquisitionnée au bénéfice de l'industrie de l'armement en 1914 : l'industrie civile a par conséquent souffert de pénurie tout au long de la guerre. L'atelier de gravure des Gallé doit suspendre son activité pour cette raison une partie de 1916 et l'approvisionnement en demeure problématique en 1918.



Fig. 5. Établissements Gallé, Vase à décor d'hellébore (vers 1917), vase de verre à triple couche, gravé à l'acide, coll. part. Exemple de vase défectueux, à verre bulleux, production probable du printemps 1917.

La production défectueuse du nouveau four

Bien que le nouveau four ait été achevé en mars 1916, sa mise à feu ne commence qu'en octobre suivant en raison de ces problèmes d'approvisionnement. Très vite, le soulagement de la reprise de la fabrication laisse la place à la déception : les premières productions, à la mi-mars 1917, sont de médiocre qualité. Le four ne parvient pas à maintenir une température suffisante.

Le manque de potasse donne un verre bulleux et cassant et limite la production. Émile Lang s'adapte en faisant souffler des vases opaques, avec une paraison intérieure en verre blanc, ce qui permet de masquer en partie les bulles. Les formes simples sont privilégiées pour réduire le risque de casse.

Ces décisions techniques ne sont que des pis-aller guère satisfaisants alors que la hausse continue du prix du charbon rend le maintien de cette production médiocre peu rentable. Seules deux places de verriers sont actives au lieu de cinq normalement. L'extinction définitive du four intervient le 30 juin 1917. Le nombre de blancs produits dans ces conditions dut être assez faible, probablement inférieur à 3 000 unités – et une partie importante fut sans doute victime du bombardement de juillet 1917.

Cette production défectueuse fut néanmoins bien commercialisée. Il s'agissait uniquement de vases décoratifs appartenant au répertoire végétal traditionnel de l'usine Gallé - des séries « ellébore » et « algues » sont citées, auxquelles appartient probablement un vase récemment vendu en Allemagne (**fig. 5**)¹⁶.

L'abandon de cette production pour une verrerie utilitaire qui aurait permis de maintenir l'activité de la halle de verrerie en facilitant les conditions d'approvisionnement n'est pas sérieusement envisagé. Contrairement aux cristalleries Daum ou encore Schneider, l'usine Gallé n'a pas produit de verrerie médicale pour répondre aux besoins urgents créés par la guerre dans ce domaine¹⁷. Seule la menace d'entrée en vigueur en 1917 de lois somptuaires interdisant ou taxant trop lourdement les productions de luxe conduit Émile Lang à envisager cette possibilité¹⁸.

Les expédients pour pallier l'absence de four

Privés de la capacité de fabriquer de nouveaux blancs pendant la majeure partie de la guerre, les Établissements Gallé ont recours à des expédients pour alimenter leurs ateliers de décoration. Les stocks de blancs hérités d'avant-guerre suffisent ainsi dans un premier temps à occuper des effectifs réduits. Puis, en juin 1916, la redécouverte d'un important lot de verreries de second choix qui avaient été reléguées dans un grenier plutôt que d'être simplement détruites permet de prolonger l'activité. Ces « rossignols », dans le jargon de la verrerie, sont retravaillés, notamment grâce des décors émaillés opaques masquant en partie les défauts, et mis sur le marché. Cette opération n'est évidemment pas à la gloire de la fabrique et certains décorateurs s'en offusquent comme le rappelle, en 1919, un pamphlet anonyme paru dans un journal syndical¹⁹.

¹⁶ Il m'a été signalé par son acquéreur René Heyer et expertisé par Dedo von Kerssenbrock-Krosigk, conservateur du Glasmuseum Hentrich à Düsseldorf, que je remercie pour sa collaboration.

¹⁷ BERTRAND G. « Histoire de la verrerie Schneider », dans CHAVANNE B. (éd.), *Schneider, une verrerie au XXe siècle*, Paris, RMN, 2003, p. 41-43.

¹⁸ Lettre de Lucile Perdrizet à Paul Perdrizet du 23 décembre 1916, coll. part.

¹⁹ L'Artisan, « Ateliers artistiques », *Le Réveil ouvrier*, 27 juillet 1919;

Ces expédients ne peuvent suffire et Paul Perdrizet se résout alors à chercher une cristallerie qui pourrait fournir les blancs nécessaires le temps que la guerre s'achève. Il conclut un accord, en juin 1918, avec la cristallerie d'Épinay-sur-Seine, des frères Schneider²⁰.

La collaboration prend la forme d'une location à la journée, à raison de 500 F par jour hors salaires, de plusieurs places de verriers dans l'usine Schneider. Émile Lang, qui était lui-même devenu chef de la halle de verrerie Gallé avant de prendre la direction opérationnelle de toute la fabrique, vient en personne superviser le travail de la petite équipe de verriers dépêchée à Épinay avec son propre matériel (en particulier les moules), qui travaille en toute autonomie. Pour limiter les risques de divulgation de secrets de fabrication, la décision est prise de ne pas réaliser de combinaison de couleurs et de se limiter à produire des blancs en verre multicouche.

L'arrangement profite aux deux parties : la verrerie Schneider est une fondation de 1913, qui n'a pas eu le temps de se développer avant que la guerre n'en impose la fermeture. L'usine n'a rouvert qu'en octobre 1917 et souffre d'une pénurie de main-d'œuvre qualifiée, bien que des verriers aient été recrutés en Normandie. Elle travaille presque exclusivement à cette époque pour la verrerie médicale²¹. L'accord reste aussi sans lendemain : contrairement à ce qui s'était passé avec Meisenthal du temps d'Émile Gallé, aucune relation ne paraît avoir été maintenue entre les Gallé et les Schneider après la guerre.

La location est reconduite pendant quatre mois et permet de souffler 3 000 pièces. Une douzaine de personnes au maximum a ainsi travaillé à Épinay, à savoir sans doute les deux places de verriers qui étaient actives au printemps 1917 à la halle de Nancy. Les problèmes de transport font néanmoins qu'au 24 décembre 1918 la plus grande partie des verreries est toujours en attente dans l'usine des Schneider.

Le travail du bois ne souffre pas des mêmes problèmes d'approvisionnement en matières premières que la verrerie, mais il est touché par la pénurie de main-d'œuvre.

La tradition historiographique d'un arrêt de la fabrique pendant la guerre apparaît donc comme une véritable exagération. L'usine n'est en réalité restée fermée que quelques semaines de l'été 1914. Jamais l'activité n'a ensuite totalement cessé, dans les deux domaines de cette industrie d'art, la cristallerie et l'ébénisterie, malgré les difficultés de tous ordres : incapacité à assurer l'approvisionnement régulier en matières premières, hausse des coûts de revient en raison de l'inflation, pénurie à certains postes de main-d'œuvre qualifiée, irrégularité des transports, dommages matériels et psychologiques dus aux bombardements de Nancy.

Le volume total des cristaux commercialisés pendant la guerre doit largement dépasser les 30 000 unités, puisque le seul dépôt parisien reçoit déjà plus de 8 000 lots de réassortiment pendant cette période. Ce volume se répartit en 10 000 à 15 000 pièces issues des stocks en préparation en juillet 1914, environ 3 000 pièces soufflées au printemps 1917, autant à l'été et à l'automne 1918, le reste provenant des stocks anciens de pièces de second choix et des achats de blancs provenant d'autres verreries. Cela ne représente certes que l'équivalent d'une année de production au maximum de l'après-guerre, mais c'est une production loin d'être négligeable.

²⁰ Cette collaboration n'a laissé qu'un faible souvenir dans l'histoire de la verrerie Schneider : RICKE H. *Schneider France Glas des Art Deco*, Hanovre, Kunstmuseum Düsseldorf, 1981, p. 12.

²¹ BERTRAND G., *op. cit.* p. 41-43.

Cette période permet enfin surtout au nouveau directeur, Paul Perdrizet, d'asseoir son autorité et d'imposer ses principes de gestion, qui tranchent avec le paternalisme bienveillant des Gallé.

Samuel PROVOST
UMR 7117 - LHSP-AHP
Université de Lorraine
samuel.provost@univ-lorraine.fr

Version d'auteur